

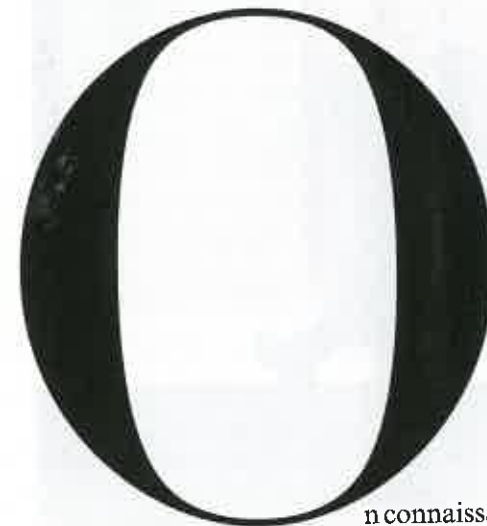


SERGE PICARD : DF

EX VUE

BRUNO GAY Un café et la publication !

Spécialiste des arts primitifs reconnu et admiré par tous leurs exégètes, le garçon de café Bruno Gay publie un premier roman au style époustouflant. Un grand auteur vient de surgir.



On connaissait Jean Rouaud, l'ancien kiosquier qui a eu le Goncourt, il y a aujourd'hui Bruno Gay, garçon de café dans une brasserie parisienne du quartier Saint-Placide au nom bucolique (L'Horizon), qui publie à 56 ans un premier et bref roman stupéfiant*. Dans cette histoire « postapocalyptique » de militaires et de scientifiques explorant une zone irradiée à la recherche d'animaux ou d'hommes possiblement mutants, ce qui frappe avant tout, c'est le style de l'auteur, sa poésie, sa précision, sa beauté hallucinée. Un style dont on dit qu'il a beaucoup impressionné un lecteur très exigeant de ce côté-là : Richard Millet.

Grand amateur de Barbey, Bloy ou Huysmans, Bruno Gay a un point de vue original lorsqu'on l'interroge sur ses influences : « Je ne pense pas que, lorsqu'on se met à écrire, on subisse des influences ; je pense au contraire que nous sommes confirmés par les auteurs qui nous ont marqués. Très tôt, lorsque j'ai commencé à écrire, je me suis intéressé au fait qu'un mot devienne un mouvement. Et c'est ensuite, en lisant certains auteurs comme Julien Gracq, Paul Valéry ou Ernst Jünger, que j'ai été encouragé, "confirmé" dans mon écriture. Je me suis dit : "C'est possible !" La langue de Léon Bloy est infiniment puissante, et j'aime la langue polémiste : j'aime l'écriture sportive des auteurs que l'on dit de droite. Celle de Paul Morand, par exemple, est tout en mouvements. On peut l'envisager comme un successeur des moralistes que sont Chamfort ou Rivarol tant ses phrases sont précises et sonnent presque comme des aphorismes. L'esthétique de la

langue concourt à sa puissance d'impact. C'est la précision qui compte : on écrit comme on fait la guerre. Ces écrivains, dont Céline est le meilleur exemple, sont ce que j'appellerais des cérébraux nerveux. »

Mais ce n'est pas tout, et Bruno Gay tient à le souligner : « La précision ne veut pas forcément dire la simplicité. J'aime l'écriture faite de méandres, ce que maîtrisait Huysmans. Il est de bon ton aujourd'hui de se moquer de tout ce qui ne relève pas du naturalisme, c'est-à-dire souvent de l'autofiction. Il faut avoir un style simple, pour ne pas avoir l'air "compassé". Or ce qui m'intéresse, c'est la capacité lyrique de la langue. Pour moi, un bon livre doit transporter le lecteur : il va soudain s'arrêter de tourner les pages et regarder au loin, dans le flou. Mon livre s'intitule No Zone car il décrit une aventure dans laquelle, comme lorsqu'on va à l'étranger, on est perdu. Alors l'espace se redistribue et le temps se dilate. C'est ce que j'ai voulu retranscrire : les moments où l'on retrouve un rapport authentique au monde. Si mon livre est "apocalyptique", c'est parce qu'il se termine par une Révélation, ce qui est le sens originel du mot Apocalypse. Mais j'ai quatre autres livres sous le coude, très différents ! La publication n'est pas le but. Ce qui compte, c'est l'écriture, qui est un excellent instrument pour apprendre à mieux se connaître. »

Bruno Gay, qui a été prof de philo puis galeriste, est aussi un expert reconnu des arts primitifs, ou plutôt, comme on doit dire aujourd'hui, « premiers ». Il s'en amuse : « On a le droit de parler des primitifs flamands, mais lorsqu'il s'agit de l'Afrique ou de l'Océanie, il vaut mieux désormais évoquer les "arts premiers" si l'on ne veut pas se faire mal voir ! » Il a rédigé de nombreux catalogues d'exposition, est régulièrement consulté par des acheteurs potentiels (« Je traque pour eux l'académisme, car il existe un académisme même dans les arts primitifs ») et est lui-même un ardent collectionneur. Tout l'intérêt, de l'Afrique à l'Océanie, mais que préfère-il au juste ? « L'art eskimo, sans hésitation. » Ce garçon de café ne cesse de surprendre...

Nicolas Ungemuth

* No Zone, Editions Léo Scheer, 118 p., 17 €.